

HUMANITÉ

19 Jan. 1937

1 janvier 1937


RÉPONSES A ANDRÉ GIDE, tel est le titre que l'on peut donner à certains livres, brochures ou articles parus récemment et qui concernent l'Union soviétique. Ce sont d'abord deux ouvrages de géographie. L'un est de Nicolas Mikhaïlov, chargé de cours à l'Institut technique Staline, de Moscou, et traite de la nouvelle géographie de l'U. R. S. S. (1). Dans l'autre, Charles Steber étudie la « Sibérie et l'Extrême Nord soviétique » (2).

A lire l'ouvrage de Mikhaïlov, on songe à la page suivante de Frédéric Engels : « Par la prise de possession sociale (c'est-à-dire par la société. — J.B.) des moyens de production, la production marchande cesse et par là même la domination du produit sur les producteurs. L'anarchie au sein de la production sociale est remplacée par une organisation consciente et systématique. La lutte pour l'existence individuelle prend fin. Par là, pour la première fois, l'homme sort, en un certain sens, définitivement du règne animal, passe de conditions animales d'existence à des conditions vraiment humaines. L'ensemble des conditions de vie, milieu qui, jusqu'ici, dominait l'homme, entre enfin sous la domination et le contrôle des hommes qui, pour la première fois, deviennent les maîtres conscients et véritables de la nature, parce qu'en tant qu'ils deviennent les maîtres de leur propre organisation en société. Les lois de leur propre action sociale qui, jusqu'ici, se dressaient devant eux en lois de la nature, étrangères à eux et les dominant, sont dès lors appliquées et dominées par les hommes en pleine connaissance de cause. L'organisation propre de la société des hommes qui,

jusqu'ici, leur était comme étrangère, et octroyée par la nature et l'histoire, devient un acte de leur propre et libre initiative. Les forces objectives, étrangères, qui jusqu'alors dominaient l'histoire passent sous le contrôle des hommes eux-mêmes. Ce n'est qu'à partir de ce moment que les hommes feront eux-mêmes leur histoire en pleine conscience ; ce n'est qu'à partir de ce moment que les causes sociales, mises en mouvement par eux, auront, en majeure partie et dans une mesure toujours croissante, les effets voulus par eux. C'est l'humanité passant d'un saut du règne de la nécessité dans le règne de la liberté... » (3) Le peuple soviétique sous la direction du Parti bolchevik s'achemine vers l'objectif défini par Frédéric Engels. « L'industrie, écrit Mikhaïlov, est apparue là où elle n'existait pas. Au milieu de régions, hier encore désertes, ont surgi des centres industriels d'une importance mondiale.

L'agriculture se développe sur des terres où elle passait pour impossible.

Parfois, d'anciennes cultures ont été transférées en d'autres lieux et de nouvelles ont été introduites...

La géographie physique a été corrigée. Le régime des eaux est actuellement modifié. Le dessèchement des marais permet de gagner de nouveaux terrains. De nouveaux cours d'eau artificiels donnent la vie aux terrains arides et ces déserts deviennent utilisables... Il arrive que les espèces d'animaux qui peuplaient autrefois une région soient transportées loin de là. De nouvelles espèces sont acclimatées. »

Mettez-vous en doute l'opinion de

Réponses à André Gide

Mikhaïlov, parce qu'il est citoyen soviétique ? Lisez donc l'ouvrage de Charles Steber sur la Sibérie. Steber est un Français. Il a passé deux ans en U. R. S. S., dont huit mois en Sibérie. C'est le premier Français qui ait visité les zones d'agriculture boréale de Khibini et la ville polaire de Kirovsk. Il a parcouru la Sibérie jusqu'aux confins de la Mandchourie et de la Mongolie. Ajoutons qu'il connaît à fond la langue de la population. Ses conclusions rejoignent celles de Mikhaïlov. A propos du combinat industriel Oural-Kouzbass, il écrit : « *Il est clair qu'une telle conception du combinat est incompatible avec le régime capitaliste. Elle ne devient réalisable que par la disparition de la concurrence, de la "liberté industrielle et commerciale" par la concentration de tous les moyens de production dans les mêmes mains.* »

Mais supposant même acquis l'accord des intérêts divergents ou antagonistes des industriels et — ce qui est loin d'être logique — la rentabilité de l'affaire, une telle réalisation en régime capitaliste ne pourrait être que

le résultat de la concentration poussée à l'extrême du capital financier, l'œuvre d'un trust incomparablement plus puissant que tous ceux que nous connaissons, et il est aisé d'imaginer quelles en seraient bientôt les conséquences sociales : l'industrie capitaliste n'ayant pas d'autre raison d'activité que la recherche du profit, l'intérêt des capitaux investis... »

C'est un aspect du problème de la liberté que, dans son petit livre, André Gide n'a pas examiné. Qui donc libère l'homme de la sujétion de la nature ? Qui donc lui permet de se rendre maître, en les connaissant, des lois de la nature ? Le régime capitaliste, esclave du profit, ou le régime socialiste qui, possesseur des moyens de production, peut concevoir et réaliser un plan d'ensemble au profit de la collectivité ? Si Gide s'était posé de telles questions, et si, pour y répondre, il avait consulté deux cartes économiques de la Russie, l'une datant de 1913 et l'autre imprimée en 1936, il aurait compris que l'homme soviétique était libre d'abord parce que les forces productives, « maîtresses des-

potiques » en régime capitaliste, s'étaient muées grâce à l'expropriation des capitalistes « en servantes dociles » (Engels). Dès lors, il n'eût pas écrit : « *Je doute qu'en aucun pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé* »...qu'en U.R.S.S.»

Ecrits avant le livre de Gide, les ouvrages de Mikhaïlov et de Steber ne peuvent évidemment être considérés comme des réfutations de Gide. Mais deux réponses directes à Gide viennent d'être faites. Le hasard veut que l'une soit écrite par un intellectuel (et comme il est question d'André Wurmser, nul ne pourra dire qu'il s'agit d'un intellectuel dénué d'esprit critique et du sens de l'humour) et l'autre par un ancien ouvrier textile, Fernand Grenier, secrétaire général de l'Association française des amis de l'Union soviétique ». André Wurmser (4) souligne deux des erreurs de Gide. En premier lieu, Gide n'a pas voulu penser l'U.R.S.S. dans son mouvement après avoir pourtant écrit : « L'U.R.S.S. est en construction »,

Par ailleurs, Gide entend juger de l'état et de l'évolution du régime soviétique uniquement en examinant l'état d'âme du citoyen soviétique. Méthode d'investigation détestable, en admettant même (ce qui n'est pas le cas) que les enquêtes psychologiques de Gide aient été suffisamment nombreuses et diverses.

La brochure de Fernand Grenier (5) mérite d'être diffusée. Sa qualité première est la profonde honnêteté du raisonnement. A nul moment Grenier ne déforme la pensée de Gide. Mais l'ironie dans l'analyse n'est pas interdite. « Car ceci, dit Gide, reste acquis : il n'y a plus en U.R.S.S. l'exploitation d'un grand nombre pour le profit de quelques-uns. C'est énorme ». En effet, ajoute Grenier, et c'est son seul commentaire, c'est énorme. Par ailleurs, Grenier ne nie pas ce qu'il y a d'imparfait dans l'U.R.S.S.. Ces imperfections ne font que mieux saisir l'importance des difficultés rencontrées par les constructeurs du socialisme. Point par point, Grenier réfute Gide. Aucune des accusations (ou incompréhensions) de Gide n'est négligée. Et combien Grenier a raison de marquer l'importance d'un aveu de Gide : « La forêt qui m'y attire, affreusement touffue et où je me perds, c'est celle des questions sociales ». Quand on ignore les sentiers d'une forêt, il y a quelque imprudence à s'y engager seul. Mais il y a à coup sûr de l'imprudence à vouloir y guider autrui. Et c'est pourtant l'ambition de Gide. Fernand Grenier, sans violence l'incite à plus de modestie, avec le sourire d'un homme qui connaît la forêt touffue des questions sociales. —

puisqu'aussi bien il travailla et mourut cinq années dans l'industrie textile du Nord et fit en U.R.S.S. de fréquents voyages.

Jean BRUHAT.

(1) Un volume, chez Payot. 272 pages, 36 cartes : 18 francs.

(2) Un volume, chez Payot. 245 pages, 12 cartes : 18 francs.

(3) Engels, *Anti-Duehring*. Edition Costes, tome III, pp. 51-52.

(4) Article de *Commune*, n° 41, janvier 1937.

(5) Fernand Grenier : *Réponse à André Gide*. Préface de Jean Lurçat.